

Une forge de village

Le père Meyer... Vous croyez vous qu'il est mort. Mort et enterré. Vous vous trompez. Il est là, juste à côté, dans sa forge plus noire qu'un four. Il tape, il cogne, il active le feu. Voici Samuel, l'oncle, et sa grosse voix. Il n'est jamais content, il semble. Pour cela aussi qu'il impressionne à ses heures. Peu de contact avec lui en somme. On le voit, on le croise, on l'entend. Mais pas de conversation. Aucunement. Et il ne rit pas non plus. Personne d'ailleurs ne rit dans cette maison ; mis à part nous quand nous regardons des trucs marrants dans l'Illustré ou Les Images du Monde. Le grand-père, lui, sourit un peu. De coin, avec malice, ce qui lui plisse toute la figure qu'il a déjà ridée et lui rapetisse les yeux. Il a l'air parfois de se ficher de votre figure. Il a ses affaires et ne s'intéresse que peu aux nôtres. Mais il sait à l'occasion envoyer un bon mot... Je crois bien que je me trompe, que je confonds avec la cave de la laiterie où il emboîte tout en racontant avec humour certaines histoires de vacherins !

Revenons plutôt à son voisin. Voici donc Samuel. Il rentre dans la forge tout fier. Il a un bon conseil à donner au père Meyer :

- Mais tais-toi donc, Mumu, tu n'y connais rien, qu'il lui dit, le forgeron.

C'est que celui-ci ne souffre pas la contradiction. Ni les conseils non plus dont il ne sait que faire. Il sait tout. Et la mécanique... points de secrets. Construction de chars, ferrages de chevaux, outils, clédars, grandes barrières, gonds, charnières, essieux, maillons. N'allez rien lui apprendre Avec lui vous ne serez jamais qu'un gamin mal ressuyé derrière vos feuilles de choux trop grandes et qu'un rien rougit. Mais en quoi, après tout, cela regarde-t-il le monde, nos oreilles, hein ? D'ailleurs faut pas se formaliser, dans le temps ils les avaient tous grandes. On ne leur voyait que ça, les oreilles, rouges et bien décollées. Rouges surtout parce que le soleil vous les rôtit pendant les foins, à tel point qu'elles deviennent translucides, phosphorescentes, qu'à la limite on pourrait les prendre pour les feux arrières de la land-rover !

Le père Meyer est donc là, omniprésent. Il le sera toujours. Car la forge, c'est lui. Avec les outils en vrac sur l'établi dont le bois est noir de graisse, plein de trous, de coups, de brûlures. Parmi eux de la ferraille. En bouts, en plaques, en barres, en tuyaux, en tiges, en limailles, en copeaux, en rebibes. Il y a plein de marteaux pendus au tronc de l'énorme enclume. Pas se taper sur les doigts, nom de bleu ! Quelle écrasée. Et quelle bramée. Je vois la peau fendue, toute bleue, et le sang qui picole à travers la forge...

Il tourne derrière son établi, Meyer. Il serre l'étau, il lime. Il part tout à coup à l'enclume, et vlan, et vlan, à vous aplatir toutes les grandes gueules du monde, et il y en a ! Il active le feu, il tire la manivelle pour l'air. Il a le visage comme sa forge, les parois d'un cratère. Le cheveu dru. Le rouge du charbon, presque jaune, nous fascine plus encore que sa figure. Trop. On se brûle les yeux. Et les soudures alors, quand il prend son masque, qu'il le met devant le visage, en bois et en cuir, avec un verre dépoli. Tout est brun, tout est noir.

- Regardez pas ici, qu'il dit. Ça brûle les yeux.

C'est vrai. On n'y tient pas. Mais juste un œil. C'est si beau, ces étincelles. On les voit parfois du dehors par la fenêtre du bas ou par celle qui est au raz du plafond et qu'on aperçoit du perron de chez la grand-mère. Horizontale. Illuminée souvent malgré sa couche de crasse qui remonte à cinquante ans. Pleine de rouges et de blancs. Pardon, de verts. Les étincelles illuminent la forge. Ça pète, ça éclate, ça crépite comme un énorme épi de Noël. Et tournent en même temps des roues, claquent des cuirs, ronronne le moteur principal, grincent des poulies. On perce, on scie, on lime, on tord, on assemble. L'enclume n'arrête pas de chanter. A grands coups. Des coups énormes. Chante, mais chante donc, ma toute belle. Un paysan rentre. Il sent l'écurie à plein nez. Il a gardé ses grosses bottes pleines de fumier. L'odeur de l'écurie se noie dans celle de la forge qui est beaucoup plus puissante, faite de graisse, de métal, de minerai, de charbon, de feu, de cuir, de la sueur des hommes, de la corne du cheval dont la fumée, tout à l'heure, alors qu'on le ferrait à la remise, pénétrait ici. Odeur de tout, quoi. Un autre paysan sort. La forge, c'est le moulin. Ça fume, ça prend à la gorge, c'est bon, c'est chaud. Odeur de fusion, de coups de marteau, de manches de bois, d'antracite, de cigarettes. Odeur de sciure, de pétrole. Odeur de pluie parce que soudain celle-ci, dehors, s'est mise à tomber à gros bouillons. Une lumière piteuse vient du plafond. Ce sont les étincelles de la soudure qui éclairent la forge plus que l'ampoule, et le rouge du foyer. De sept heures du matin à six heures du soir.

On dirait qu'il ne sort jamais, le père Meyer. Et pourtant il va sur les pâturages. Il y pose des barrières et des clédars, il répare des pompes de citerne à bras. Tout ça pour les villages, les communes, les particuliers. Plus tard, quand en viendra l'utilisation, il fera la plupart des canadiens de la région. Comme une spécialité. Tubulures et soudure. Où le métal est roi. Le fer surtout. C'est l'âge d'or pour la forge. On y va et on y vient. Plus encore l'été, aux temps des foins où tout casse, les faux, les fourches, les faucheuses, les faneuses. Aux écuries du village, profitant de ce qu'elles sont vides, on répare les liens, les abreuvoirs, les gonds des portes de crèches, les épars, les verrous. Le fer rouille vite dans l'humidité. Il y a toujours quelque chose à faire ou à refaire.

Meyer, c'est la philosophie pratique à son apogée, que dis-je, à sa conclusion. Cette figure m'impressionne, me passionne aussi. Je vous en parlerais pendant des heures. Sa religion à lui aussi, la vie telle qu'elle vient. Se lever et bosser, avec les repas intermédiaires. Jusqu'au soir. Qu'est-ce qu'on ferait autrement, hein ? Des conneries ! La semaine durant. Et le dimanche le salon, les pantoufles et le poste de radio pour un course cycliste, un match de foot. Et plus tard, avec l'apparition de la TV, les interminables défilés folkloriques tristes à pleurer alors que dehors il pleut et que les voitures sont rares. Une pluie très fine, glacée, presque en neige, à ne pas mettre un chat dehors. Y a personne nulle part d'ailleurs. Le village est mort. Il fait près de zéro à son thermomètre, au père Meyer. Même au-dessous. Mais ne lui dites pas qu'il marque trop, nom de sort.

Cette température-là, c'est la sienne. Et son thermomètre, sûr et certain, ne prétendez surtout pas le contraire, il marque juste !

Il n'a pas peur de la mort, notre maréchal. Elle viendra quand elle voudra. Pour le moment on est là. Et l'on bosse. Ou l'on fait son dimanche après-midi. Pas de problèmes d'ordre métaphysique. On aura fait son temps quand elle s'amènera. Ca ne sert à rien de vous accrocher. De vous accrocher à quoi, d'ailleurs. Ca ne sert à rien non plus de vous crocher à lui sur le sujet. Il a son idée. Il y tient à n'en vouloir pas démordre. Il vous dit par exemple :

- T'as peur de la mort, toi ? Mais t'es un peureux. Tu perds quoi quand tu t'en vas, hein ? Tu perds rien du tout. Pour le plaisir qu'on a ici bas, à part bosser !

Pas de regrets inutiles ni d'état d'âme. Pas de fioritures non plus. La sagesse même. Les gens de cette trempe, quelque part, ils sont heureux. Leur conception des choses leur suffit.

Mais ne la quitte tout de même pas si vite, ta forge, Walter. Quand bien même tu sembles prêt à partir. Et que tu t'en fous de partir. Car sans toi, elle ne sera plus la même. Elle ne vit que de ta présence. Les autres ne seront jamais que des figurants. T'as pas trop bon caractère, on le sait, mais ça ne fait rien, on veut t'y voir encore.

- FRANCK !

Voilà que tu appelles ton fils. Pas besoin de le lui répéter deux fois. Il arrive illico presto. Je sais de quoi je parle.

Six-Sous. Qui, pour rendre un petit service effectué d'ailleurs en un rien de temps, n'a pas l'excuse de faire ses leçons ! Car il ne les fait tout bonnement pas. Il a simplement bonne mémoire. Ca l'aide. Ca lui permet même de survivre dans la classe à Pompon. Il se souvient de ce que le maître a dit le jour d'avant presque mot pour mot. Un dilettante. Mais incomparable par contre pour soigner comme lui les lapins. Aux petits oignons. Plutôt aux pattes d'ours qu'il va faucher à la Sagne, au jardin que son père a encore là-bas, parmi la multitude des autres parcelles dont la moitié au moins est déjà à l'abandon. Et pourtant, quelle terre, là-bas. Toute noire, toute belle et qui est une caresse quand on la prend dans ses mains et qu'on la fait couler entre les doigts. Qui a des particules presque luisantes, comme des grains. Une terre si belle qu'on la boufferait

- Ne te presses pas, Sblochnaye. Ce jour-là viendra toujours assez tôt. Et on rajoutera des pissenlits avec leur racine.

Six-sous, c'est le meilleur client de la Coopé. Le magasin n'est pas éloigné. On le voit passer parfois plusieurs fois par jour. Il a la tignasse épaisse comme son père. Encore un qui ne dépoilera qu'à la dernière heure. Il achète des yogourts contenus dans des gobelets de plastique souple, épais, de ceux qu'on servira dix ans au fond des bois. Il prend aussi des boîtes de flocons d'avoine Kentaur qu'il met sous le bras et dans lesquelles, ouvertes, il puise à pleines poignées. Il ramène aussi des glaces, des plaques de choc dont il casse deux lignes à la fois. La tire-lire de ses parents doit aussi être la sienne. L'argent ne lui coûte rien. Qui se gagne à la forge par son père et en usine par sa mère.

Madame Meyer, on la voit passer et repasser au travers du village, même à midi, pour se rendre ou pour revenir de la gare. Elle travaille à la Le Coultre. Tandis que nous, question de pognon, nous sommes regardants en diable. Par nécessité. Nous calculons à deux sous près. Et pour moi ce sera un véritable exploit que de me payer un jour un Tintin... De bleu le prix, il est à 6, 95 frs.

Six-Sous, c'est lui qui prend la relève en fait de copain dès que les cousins sont retournés à la ville. Mais sans que ce ne soit pareil. Car lui, c'est à sa manière aussi un professeur. Je le comprends avec intensité quand je le vois soigner ses lapins qui sont dans la petite maisonnette qu'ils ont construite tout exprès il n'y a pas longtemps près de la forge.

A laquelle on revient, car on n'en a pas fait le tour complet. Y a toujours la place pour une petite pause avec sa vie chaude et odorante. C'est accueillant, une forge, c'est un peu le cœur du village, comme la laiterie le soir après le coulage. On n'a jamais tout vu, tout compris, ces techniques, ces machines et ces tours de main. Cette façon extraordinaire de manier le marteau, de recourber des barres de fer, de les assembler par la soudure ou par la fusion et puis, refroidies, de limer ce qu'il y a de trop. C'est un monde fascinant que la forge. On sait qu'on ne fera jamais ce métier. Non. Mais pourtant de regarder comme ça cette maîtrise offerte à notre vue attentive par un vrai forgeron, ça ne lasse jamais. On s'assiérait-là une après-midi entière pour le regarder faire, cogner l'enclume à grands coups, prendre le plat, recommencer. Forger des maillons. Le plus gros marteau fait vibrer l'enclume, la fait chanter. Musique, parfaitement. Ah ! quelle symphonie, mes amis. Il prend le plat, et vlan et vlan, deux coups sur le fer qui crache des étincelles. Non, mais vous avez vu ça, ce spectacle, ce fer rouge qui change de forme. Sidérant, merveilleux. Et vlan et vlan, deux nouveaux coups. Barre qu'il remet dans le rouge du foyer. Qu'il active. Il tire un truc en fer, il cruyatze avec une tige la masse incandescente. Ça chauffe dur, là-dedans, sous la hotte noire où la craie a tracé des chiffres qui se chevauchent les uns sur les autres, certains vieux de vingt ans. Le rouge du fer brûle à jamais dans notre rétine. Celle-ci a tout retenu. Et ma mémoire est capable de vous restituer cette forge dans ses détails les plus insignifiants. Avec les boucles des trappes à taupes pendues par un fil de fer dans les hauts des poulies. Un film, une vidéo. Avec ces images liées à jamais aux vacances que nous passons là-bas. Six-Sous, Marie-Christine, Pincette, le Pierre, mes frères, François, Mage. Mage... Ce devrait être un nom à évoquer beaucoup de souvenirs. À faire retrouver un visage... Mais non, que ce nom, Mage... Une enfance pareille à la nôtre. Ah ! riche faune d'enfance, sans méchanceté, à recevoir les malédictions de Gniolaz, le cantonnier, aigre comme un mauvais vin, aux oreilles décollées, au nez de busard et à la présence déroutante. Vu le soir pourtant inoffensif qui va au lait à avec son petit bidon alors qu'il verra mon père à la laiterie. Comme il le voit depuis trente ans bientôt. Les adultes vivent leur vie pleine de soucis, et nous la nôtre en ces temps d'été, de printemps ou

d'automne, et même d'hiver. Si légère. Si légère qu'à peine une est vécue, que nous nous précipitons le lendemain pour en revivre une autre.

Au dehors de la forge, juste au bord du mur du jardin, il y a un bassin métallique avec une eau dégueulasse, comme un bouillon, toute pleine de yeux. On y trempe les fers à chevaux surchauffés qui fument. Il y a aussi pas loin une machine remplie d'engrenages dont on ne sait pas l'usage. C'est bourré de choses et d'engins partout. Couleur de ferraille. Rouille. Même par terre. Où se découvrent de petits bouts de métal, des coins, des pointes, des rondelles grosses comme des pièces de cent-sous. C'est là un monde mal entretenu, plein de négligence, mais néanmoins fabuleux. C'est la forge du père Meyer que je n'oublierai jamais. Le dernier souvenir peut-être qu'un jour m'emporterai avec moi.